

Une semaine, un livre

N°622, 20 juillet 2025

Godefroy K. Mwanabwato

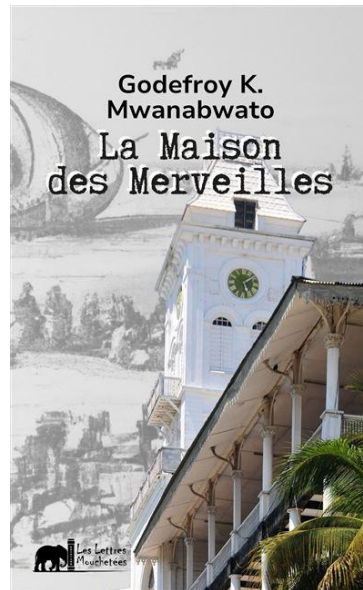
La Maison des Merveilles

Les Lettres Mouchetées 2025
218 pages

Thuân

B-52 ou celle qui aimait Tolstoï

Actes Sud 2025
158 pages



Un septuagénaire, habitant en Tanzanie, veut retrouver un vieil ami pour le présenter à son fils qui s'apprête à partir comme soldat de maintien de la paix au Congo. Pendant le voyage jusqu'à Zanzibar, il lui raconte sa jeunesse liée à l'histoire de la région.

La Maison des Merveilles est un roman historique qui relate les années de la révolution lumumbiste du Congo post-colonial, doublé d'un drame psychologique sur la difficulté d'oublier les horreurs vécues. Le vieil homme est en effet poursuivi par des cauchemars qui datent du moment où il était enrôlé comme enfant soldat alors qu'il avait une quinzaine d'années. Godefroy Mwanabwato mêle une destinée personnelle avec celle de la région en utilisant le procédé littéraire simple du récit dans le récit. *La Maison des merveilles* est un livre fort intéressant pour qui veut comprendre l'histoire tumultueuse des années de la décolonisation en Afrique. C'est aussi un roman touchant sur la mémoire et la transmission.

En voyant une photo dans un journal une femme reconnaît un homme qu'elle a connu il y a bien des années alors qu'elle était jeune médecin à Hanoï pendant la guerre et qu'elle soignait les prisonniers étrangers.

B-52 ou celle qui aimait Tolstoï est un roman personnel à consonance autobiographique. La narratrice ressemble fort à l'auteure : elle prend la peau d'un médecin alors qu'elle est professeure de lettres. Son texte est une plongée dans un passé similaire au sien dans le Vietnam de la guerre. Contrairement à *La Maison des Merveilles*, *B-52 ou celle qui aimait Tolstoï* est construit suivant les vagues du souvenir qui s'entremêlent et reviennent inlassablement, dans une approche plus émotionnelle, et donc bouleversante, qu'analytique de l'histoire du Vietnam.

Dans ces deux romans, les auteurs prennent comme matière littéraire l'histoire de leur pays, des histoires difficiles et violentes liées à la décolonisation et aux guerres récurrentes. Bien que traités de façon bien différente, classique pour le premier, contemporaine pour le second, ces deux livres illustrent comment la littérature est un moyen essentiel pour témoigner de la folie du monde mais aussi de la quête incessante d'identité et de liberté.

Godefroy K. Mwanabwato est né en 1986 à Kisangani en République démocratique du Congo. Il est avocat. Il a publié un recueil de nouvelles et deux romans.



Thuân est née au Vietnam en 1967. Après son baccalauréat, elle part étudier la littérature en Union soviétique puis elle arrive à Paris en 1991 pour poursuivre ses études à la Sorbonne. Elle devient professeure de littérature vietnamienne à l'INALCO et traductrice. Elle a écrit neuf romans en vietnamien. *B-52 ou celle qui aimait Tolstoï* est son premier roman en français.



Extraits :

Ça y est ! Minuit est là. Implacable. Douze notes s'échappent de la vieille pendule. Lancinantes, lourdes et obsédantes, elles résonnent et viennent rendre leurs derniers soupirs dans les tympans d'Omari, le tirant de son sommeil.

Il émerge, un peu hagard, se frotte les paupières.

« J'ai soixante-dix ans, s'étonne-t-il, incrédule. Que c'est passé vite... bien trop vite. »

Il soupire. Ses doigts effleurent son visage. « Que reste-t-il d'un homme après sept décennies ? »

Il hésite... Se regarder pour en avoir le cœur net ? Est-ce une bonne idée ou le début d'un nouveau tourment ?

Omari hésite. Ne se tient-il pas face à ce même visage chaque matin sans y déceler le moindre signe de vieillissement ? A fortiori, se dévisager au milieu de la nuit, que serait-ce d'autre qu'un geste aussi futile qu'absurde ? Il en convient. Et pourtant, dès qu'il pose ses pieds sur le sol, la tentation grandit.

« Laisse-moi voir de quoi j'ai l'air », susurre cette petite voix intérieure qu'il ne connaît que trop bien et à laquelle il obéit en deux temps trois mouvements.

Index sur l'interrupteur. Direction : le miroir mural.

.

Un homme d'âge moyen entouré par la foule, un grand bâtiment en brique rouge à l'arrière-plan, situé probablement aux États-Unis. La photo ne me dit rien. Mais le nom – Andreï Bolkonsky – me sidère. Tout comme la première fois lorsque je l'ai vu sur la liste des patients prisonniers spéciaux de Hôa Lò. L'homme avait une blessure à la cheville gauche. Une autre plus profonde à l'épaule droite. Des coups de baïonnette. Il n'était alors qu'un squelette sur le sol bétonné de sa cellule. Un squelette au crâne rasé et en pyjama à rayures. L'image ne m'a jamais quittée. Vingt ans après, dans Rousskaïa Mysl, souriant en costume luxueux, visage rond, cheveux bien coiffés, il fait son discours devant une city hall américaine. J'essaie de retrouver la couleur de ses yeux. Ce sont nos jours misérables qui me reviennent.

Anna Karénine regarde le journal de la diaspora russe entre mes mains :

– Je vous le traduis en français, docteur ?